Je sortis de chez moi en m’efforçant bien de ne faire aucun bruit. Ma mère dormait à poings fermés et mon père était, comme d’habitude, absent. Les lampadaires jetaient une lueur jaunâtre dans ma rue. Je ne croisai personne. Une fois sorti de la zone de danger, je me mis à courir en direction du collège. Manon et Nino, mes meilleurs amis, des jumeaux, avec lesquels j’étais en classe depuis la maternelle, devaient m’attendre devant la grille depuis un bon moment déjà. C’était un soir de pleine lune ; la pluie qui tombait en abondance inondait mon visage et le vent me glaçait tout le corps. J’aperçus au loin mes deux complices. Contre toute attente, ils étaient bien venus au rendez-vous. J’arrivai auprès d’eux au moment-même où la cloche de l’église Saint-Laurent fit retentir les douze coups de minuit.

« Ah ! Enfin te voilà Alexis ! Ça fait vingt minutes qu’on t’attend et sous la pluie en plus ! On commençait à se demander si tu allais venir, s’écria Manon, visiblement en colère, ses cheveux mouillés lui dégoulinant sur le visage.

* Tu parles, elle aurait bien aimé que tu te dégonfles ! renchérit Nino en m’assénant une tape amicale sur l’épaule.
* Ouais c’est bon j’suis là, rétorquai-je, ignorant leurs remarques. Allez c’est parti ! Tous les copains de classe vont être sacrément surpris de savoir qu’on a tenu notre pari. »

Une semaine auparavant, j’avais été exclu du cours de français, pour la énième fois, et j’avais été convoqué chez le Principal. Manon et Nino m’avaient accompagné devant le bureau tant redouté de la plupart des élèves et m’avaient attendu, inquiets, au niveau de la vie scolaire. J’étais sorti, très énervé, et leur avais dit: «J’ai tout gagné! Encore un avertissement, c’est le troisième en un trimestre! mes parents vont finir par me tuer!» Ils s’étaient alors mis à se moquer de moi en me disant que si j’avais peur de la réaction de mes parents, je n’avais qu’à bien me tenir et arrêter toutes mes âneries. Mais j’avais une réputation à tenir moi! Vexé, je les avais mis au défi de passer une nuit au collège. Ainsi, non seulement je leur prouverais que je n’étais pas un trouillard et en plus ce serait l’occasion de récupérer mon avertissement. Pour m’assurer de leur présence, j’avais annoncé le pari à toute la classe. J’avais bien fait puisqu’ils étaient là, devant moi.

La grille se dressait face à nous, elle nous paraissait immense mais il fallait bien l’escalader pour pénétrer dans l’établissement. Je l’avais déjà fait mais dans l’autre sens! J’étais plus du genre à sortir en cachette du collège qu’à y entrer… Fort de mon expérience, je commençai donc l’escalade, puis ce fut au tour de Manon. En vrai gentleman, Nino lui fit la courte-échelle avant de franchir l’obstacle à son tour. Arrivés dans la cour du collège, mes deux coéquipiers ne semblaient pas très à l’aise. La cour n’était éclairée que par la lune et seul le bruit de la pluie trouait le silence. Ils se demandaient aussi comment on allait pouvoir entrer dans le bâtiment. Je sortis alors de ma poche, en les faisant bien tinter, les clefs que j’avais volées à la vie scolaire le matin-même. Manon et Nino se regardèrent d’un air désemparé. Manon chuchota:«C’est qu’il a tout prévu!» Nous entrâmes dans les locaux et nous dirigeâmes vers le bureau du Principal, lieu que je connaissais parfaitement contrairement à mes deux acolytes. C’était une petite pièce occupée par un grand bureau envahi d’une multitude de dossiers. Seule une plante verte apportait un peu de gaieté à cette austérité. Je vis, en haut de la pile, mon avertissement comportement, je le pris et nous sortîmes, soulagés je l’avoue, du bureau.

Il était alors deux heures du matin. Nous passâmes, sur la pointe des pieds, comme si quelqu’un risquait de nous entendre, devant la porte qui menait au sous-sol du collège. Soudain une petite fille apparut devant nous. D’où venait-elle? Qui était-elle? Elle était habillée comme dans les années 1940, elle portait une robe à carreaux aux couleurs délavées. Ses chaussettes lui montaient jusqu'aux genoux. Elle avait les cheveux bruns tout ébouriffés, la peau sale et ses bras étaient couverts de cicatrices. Elle tenait un ourson en peluche auquel il manquait la jambe droite, une oreille avait été grossièrement recousue à l’aide d’un fil bleu et deux boutons, l’un rouge et l’autre jaune, remplaçaient les yeux. Mais le plus étonnant c'était ce brouillard grisâtre qui flottait autour d'elle comme si tout espoir et tout bonheur avaient disparu la concernant. Elle avait les yeux rougis par les larmes qui coulaient sur ses joues pâles. Manon et Nino furent pétrifiés par cette vision et se mirent à hurler si fort que la petite fille repartit, en courant, d’où elle était venue. Je décidai alors de la suivre ; mes camarades ne tardèrent pas à me rejoindre. On s'engouffra à la suite de la fillette dans un grand escalier en bois qui grinçait sous nos pas et une odeur de renfermé s'en émanait, on n'en voyait pas le bout tant il faisait noir.

Arrivés en bas, j’aperçus la gamine passer à travers une grille. Une grande frayeur s’empara de nous trois, mais malgré tout nous continuâmes à la suivre. C’était une vieille grille qui semblait ne pas avoir été ouverte depuis de nombreuses années. Elle était toute rouillée et, en son centre, était fixée une croix gammée en fer forgé.

« Qu’est-ce que c’est? demandai-je.

* Je crois reconnaître le symbole représentant les nazis, tu sais bien le parti d’Hitler, me répondit Manon qui ne pouvait s’empêcher d’étaler toute sa science.
* Oui ça je sais mais qu’est-ce ça fait là ? rétorquai-je, vexé.
* Alors là, je n’en ai aucune idée.
* Bon, entrons! C’est la seule façon d’avoir des réponses, dis-je d’une voix qui se voulait assurée.
* Tu es vraiment sûr? interrogea Nino qui n’attendait, semble-t-il qu’une chose, que je réponde par la négative.
* Allez! Un peu de courage mon vieux! Pour une fois qu’il se passe un truc intéressant au bahut! »

Je tendis la main vers la grille pour l'ouvrir mais mystérieusement celle-ci s'ouvrit avant même que je ne l'aie touchée. Nous avançâmes tous ensemble, d’un même pas.

La grille passée, je m'aperçus que le décor avait changé. Au sol, ce n'était plus du carrelage gris mais de la terre battue et les murs étaient recouverts de mousse. Une odeur désagréable emplissait nos narines, une odeur indéfinissable. J'entendis un sifflement aigu qui me glaça le sang. Bégayant, je demandai à Manon et Nino s’ils avaient entendu. Tous deux acquiescèrent d'un hochement de tête, ils tremblaient comme des feuilles. La pièce était sombre et humide. Malgré cette atmosphère lugubre, je me rassurai en me disant que les deux autres avaient plus peur que moi et je ne devais pas me défiler devant Manon, surtout que c'était moi qui avais lancé ce pari fou. J’avançai timidement de quelques pas et arrivai dans une sorte de cellule. Accrochées au mur pendaient des chaînes rouillées. Dans un coin, au bout de ces chaînes, un homme et une femme, serrés l’un contre l’autre, étaient retenus prisonniers. La petite fille était là, réfugiée dans les bras de l’homme, elle semblait si fragile. Un pantalon gris, les bas effilochés et une chemise trouée couvraient le corps squelettique de celui-ci. Quant à la femme, elle portait une robe poussiéreuse et déchirée qui tombait en lambeaux. Tous deux étaient vêtus à la mode des années 40, comme la fillette. Leur corps semblait avoir subi des tortures: il manquait un doigt à l’homme, son torse montrait des traces de profondes coupures. La femme avait les bras couverts de brûlures. On distinguait aussi des taches rougeâtres sur leurs vêtements et sur le sol: du sang sans aucun doute.

Je me retournai et vis les visages tétanisés de Nino et Manon: «Vous voyez ce que je vois là ?» Tous deux se contentèrent de hocher la tête, ils étaient livides. Je sentis mes jambes trembler, un frisson me parcourut la colonne vertébrale. Avec le peu de courage qui me restait, je me forçai à m’approcher.

Au pied de l’homme, je remarquai un morceau de papier jauni, froissé qui gisait sur le sol. Je le ramassai et vis une photographie: un homme aux traits durs, les joues creusées, le front dégarni semblait me regarder. Je fus immédiatement frappé par la ressemblance entre ce portrait et l’homme qui se tenait devant nous. Manon et Nino m’avaient rejoint et avaient les yeux fixés sur la photographie. Devant leur expression effarée, je compris que, eux aussi, avaient remarqué la ressemblance. Nino attira mon attention sur un détail que je n’avais pas vu ; en bas, à droite du portrait, une date était inscrite: avril 1941.

Soudain la cloche retentit, je sursautai. Le papier que je tenais à la main fut aussitôt réduit en cendres. Je me tournai vers Nino. L’air effaré, il était sous le choc. Manon, alors toute pâle, se mit à gémir. Elle regardait fixement le fond de la cellule. Je suivis son regard et ce que je vis restera à jamais gravé dans ma mémoire. Le couple et la fillette s’effaçaient progressivement jusqu’à disparaître complètement, ne laissant derrière eux qu’un tas de poussière qui fut vite balayé par un courant d’air.

Nous nous retrouvâmes, sans savoir comment, dans le vacarme de la cour avec nos camarades de classe. Une bousculade me ramena à la réalité. Je vis Manon et Nino à côté de moi ; elle tremblait et lui était tout pâle. Je m’aperçus que leurs bas de pantalon étaient recouverts de terre. Je baissai les yeux vers mes chaussures, j’étais dans le même état. Perdus dans leurs pensées, ils n’entendirent pas la voix moqueuse qui lança : « Alors, ce pari ? » Je fis volte-face et bafouillai. J’entendis alors un éclat de rire. Tous les copains de la classe s’esclaffaient et se moquaient de nous.

Heureusement la sonnerie les interrompit et notre professeure d’histoire-géographie, Mme Pompris, arriva et nous conduisit dans la salle pour le premier cours de la journée. Dans les escaliers, mes jambes ne me soutenant plus, il me fallait me cramponner à la rambarde pour ne pas tomber. Je regardai derrière moi; Manon et Nino vacillaient sur leurs jambes eux aussi.

Une fois installés, la professeure annonça: « Aujourd’hui, dans le cadre du chapitre sur la Seconde Guerre Mondiale, je vous propose d’étudier le thème de la résistance et plus particulièrement la résistance en Poitou-Charentes. » Tout en faisant cette annonce, elle nous distribuait un document sur lequel nous pouvions lire un texte intitulé « Une famille Parthenaisienne à la tête de la Résistance Poitevine», illustré d’une photographie en noir et blanc. Celle-ci montrait trois personnes: un couple que l’on avait du mal à distinguer. Devant lui, se tenait une enfant dans une robe à carreaux qui paraissait trop grande pour elle. En la regardant de plus près, je vis qu’elle serrait contre elle un ourson défraîchi auquel il manquait la jambe droite.

Je sentis mon cœur s’emballer. Je jetai un coup d’œil vers Nino et Manon : mon copain tremblait de tous ses membres et sa sœur jumelle était livide.